

Libretto

LE ROMAN D'ANTAR

Traduit de l'arabe et adapté par
MARCEL DEVIC

Illustrations de
ÉTIENNE DINET

Libretto

© Libella, Paris, 2016.

ISBN : 978-2-36914-256-0

NOTE DE L'ÉDITEUR

Le livre que vous tenez entre les mains n'existe pas... pour être plus exact, il n'en existe pas de forme fixe depuis la première version du texte – que l'on attribue à Aboul Moyyed Mohammed ibn el-Modjeli, un médecin de Bagdad du XII^e siècle – jusqu'à sa refonte au XV^e siècle.

À l'instar des contes des *Mille et Une Nuits*¹, *Le Roman d'Antar* est une œuvre collective élaborée au fil du temps, au gré des modes et des zones géographiques du Moyen-Orient.

Dans leurs travaux de mise au jour des grands classiques arabes, les « orientalistes » (c'est ainsi que l'on nommait autrefois les traducteurs), tels Caussin de Perceval, Reinaud ou encore l'anglais Terrick Hamilton, tentèrent à partir de plusieurs versions du XV^e siècle de dégager une forme définitive de cette épopée, soit un ensemble d'aventures que l'on retrouverait d'un manuscrit à l'autre. Marcel Devic est l'un d'entre eux et en proposa une version qui connut une belle notoriété à la fin du XIX^e siècle.

Le roman met en scène le poète et guerrier 'Antara ibn Chaddâd (né vers 525 – mort vers 615), l'un des auteurs

1. *Les Mille et Une Nuits* (4 volumes), *Les Aventures de Sindbad le Marin*, *Les Aventures de Sindbad le Terrien* et *Le Roman d'Aladin*, éditions établies d'après les manuscrits originaux par René R. Khawan, aux éditions Libretto.

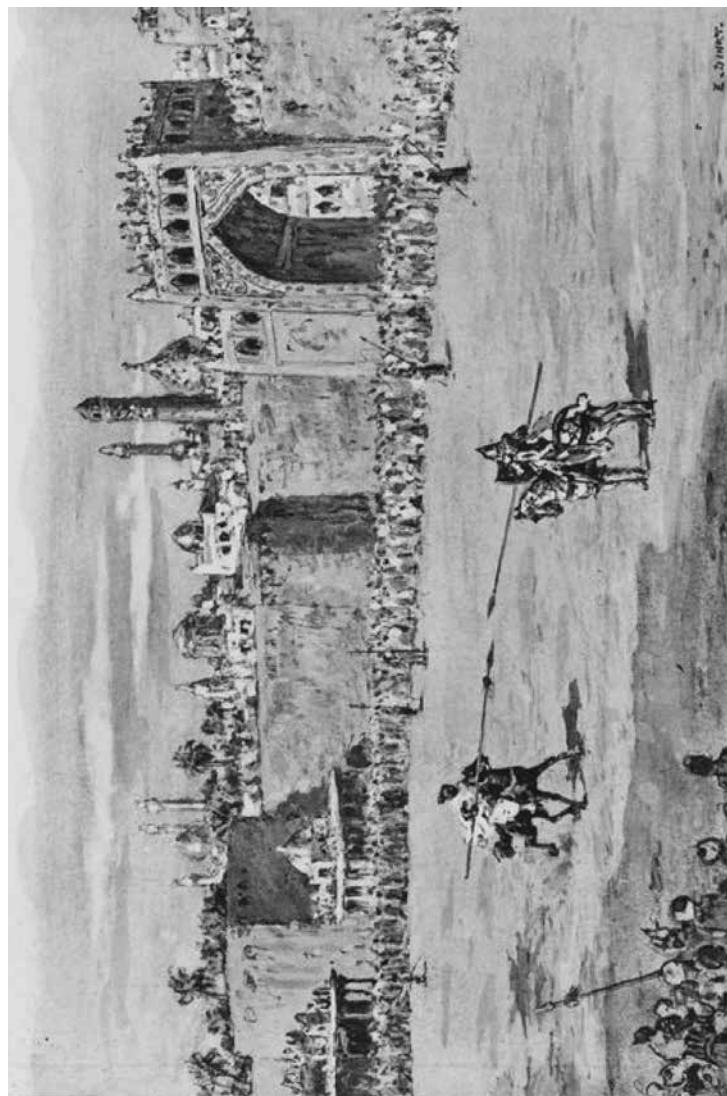
d'une des sept *Mu'allaqât*¹, littéralement *Les Suspendues*, recueil de poèmes antéislamiques composés il y a plus d'un millénaire, dont le lyrisme et l'ampleur ont marqué durablement la littérature du Moyen-Orient. 'Antara nous a donc laissé vingt-huit poèmes inspirés de flamboyants épisodes de sa vie, sans cesse commentés par les plus grands grammairiens arabes.

Si l'existence de 'Antara est certaine, ce que fut sa vie l'est moins et relève bien souvent de la légende. Les Arabes ont vu en lui la figure même du Bédouin animé de sentiments purs et nobles, épris de liberté. Des conteurs se succédant, des épisodes se sont ajoutés, mettant en scène de nouveaux faits d'armes et leurs corollaires de triomphes. Ainsi, la forme de cette épopée varie d'un narrateur à l'autre et même d'un pays à l'autre. Maintes fois adapté en feuilleton pour la radio et la télévision, *Le Roman d'Antar* est toujours un élément vivant et populaire de la culture arabe.

C'est la traduction-adaptation de Marcel Devic qui a ici retenu notre attention en raison de sa force d'évocation et de son ton haut en couleur. À n'en pas douter, le lecteur français y puisera, plus d'un siècle après sa publication, un plaisir intact à celui de tout habitant du Caire venu écouter le rhapsode lui conter les aventures d'Antar...

1. Traduction et présentation de Heidi Toelle (GF-Flammarion, 2009).

PREMIÈRE PARTIE



Au nom d'Allah très clément et très miséricordieux, Asmaï a raconté cette histoire merveilleuse.

Dans l'ancien temps, les enfants d'Abs et d'Adnan habitaient le Hedjaz. Ils étaient les plus braves de tous les Arabes : on les avait surnommés les Cavaliers des Destins et de la Mort. Leur chef était le roi Zohéir, fils de Djézima, qui commandait à la fois aux tribus d'Abs, de Dhobyan et de Fézara, toutes issues d'Adnan.

Or dix cavaliers absiens, devenus pauvres par suite de leur large hospitalité, résolurent de faire une razzia sur les biens des Arabes, suivant l'usage de ces temps-là. Ils se réunirent et allèrent trouver leur chef, l'émir Cheddad, fils de Carad, qu'ils instruisirent de leur dessein. L'émir approuva ce projet, et les onze guerriers partirent de la terre de Chérebba, cherchant l'occasion de prendre des chevaux et des chameaux. Ne voulant pas piller dans le voisinage de leurs demeures, ils entrèrent dans le royaume du Yémen, sur le territoire des Béni-Cahtan.

Ils arrivèrent ainsi auprès des montagnes de Selma ; et dans la vallée ils découvrirent une tribu riche et nombreuse, dont flottaient les bannières et les enseignes. Le camp était vivant comme la mer bruyante, et l'on voyait se mouvoir, ainsi que les vagues, une foule d'esclaves, d'hommes, de jeunes filles

et de chevaux aux couleurs variées. Effrayés de la foule des guerriers, les Béni-Abs n'osèrent les attaquer et se détournèrent vers les pâturages. Là, mille chamelles paissaient ; leur bosse bien nourrie penchait sur le côté, tant l'herbe et les plantes abondaient en ce lieu. Une esclave noire les surveillait. Belle, souple et bien proportionnée, elle se balançait sur ses hanches comme une branche flexible, et ses dents blanches étaient fraîches comme des grêlons. À ses côtés étaient deux négrillons, ses fils, qui l'aidaient à garder le troupeau et tournaient autour d'elle. Lorsque les Béni-Abs aperçurent ce facile butin, ils y coururent en hâte et chassèrent les chamelles devant eux comme des lièvres. Ils cheminaient depuis peu, quand soudain la poussière s'élève au loin : ce sont des cavaliers qui arrivent à la poursuite des pillards. Les Béni-Abs tournent bride, pointent les lances, et reçoivent le choc des assaillants ; puis ils se ruent comme des faucons en poussant des cris terribles.

Le sang coule et ruisselle, les cavaliers jonchent la terre. Mais bientôt, les guerriers ennemis impuissants à soutenir la lutte contre d'aussi terribles adversaires s'enfuient, laissant leurs braves massacrés et abandonnant leurs dépouilles. Les Absiens recueillent les armes des morts, rassemblent les chevaux dispersés, les joignent aux chamelles et se hâtent vers leur pays, à travers plaines et vallées. À l'approche du soir, ils firent halte au bord d'un étang. L'émir Cheddad vit la jeune femme qu'ils avaient poussée devant eux avec le troupeau, et l'amour pour elle fut doux à son cœur, et il la désira ; car, a dit le poète :

« Il y a dans les noires une expression telle que si tu en pénétrais le sens, tes yeux ne regarderaient plus les blanches ni les brunes ; la souplesse de leur corps, la magie de leurs regards sont plus puissantes que la sorcellerie elle-même.

La lentille placée sur la joue, qu'elle rend plus blanche, charmerait-elle les amoureux si elle était noire ?

Le musc, s'il était noir, ne serait point le musc. Et sans les ténèbres de la nuit, tu ne contemplerais point l'aurore. »

L'émir Cheddad abandonna le butin entier à ses compagnons et se réserva cette esclave noire et ses deux enfants. Elle s'appelait Zébiba, et de ses fils, l'aîné se nommait Djérir et le plus jeune Chéiboub. De retour au camp, l'émir l'envoya aux pâturages avec les deux négrillons.

Les jours et les nuits passèrent, et sa grossesse apparut et sa démarche s'alourdit. Une nuit, elle cria jusqu'au lever du soleil et mit au monde un enfant mâle. Cet enfant était noir comme l'éléphant ; il avait les narines larges, les cheveux crépus, les coins des yeux troubles. Il était d'humeur difficile. En voyant ce corps robuste, ces prunelles étincelantes et ces puissantes épaules, l'émir Cheddad reconnut sa propre structure. Il fut rempli de joie et donna à son fils le nom d'Antar.

À l'âge de neuf mois, il se battait avec les enfants de la tribu, et renversait les chiens dans la poussière. Un jour même, peu solide encore sur ses jeunes jambes, il s'élança en grondant sur un chien qui lui avait dérobé un morceau de viande, l'atteignit, de ses mains déjà vigoureuses lui fendit la gueule jusqu'aux épaules et lui ravit sa proie.

Antar grandissait ; il suivait maintenant sa mère aux pâturages et l'aidait à la garde des troupeaux dans le désert. Il passa ainsi sa première enfance. Il était rude envers ses camarades, il battait ses frères et était en hostilité avec tous les gens de la tribu. Voyant cela, son père Cheddad lui confia des brebis avec lesquelles il se dérobaux regards, au fond

des solitudes. Il y passait le jour à galoper dans la plaine et à s'exercer aux manœuvres guerrières.

Ce fut bientôt un cavalier intrépide. Lorsqu'un chameau s'écartait, Antar courait à lui avec des cris effroyables, le saisissait par la queue, et la lui arrachait. Il renversait les bêtes récalcitrantes, les traînait par-dessus les collines et les domptait. Et sa force augmentait de jour en jour et sa vigueur devenait prodigieuse.

Telle fut sa vie jusqu'à l'âge de dix ans.

Le roi Zohéir avait deux cents esclaves, et chacun de ses fils en avait autant. Chas, qui était l'aîné et qui devait un jour succéder à son père, possédait parmi les siens un certain Dadji, homme violent et orgueilleux, que les autres esclaves redoutaient. Cher au prince pour sa vigueur et le soin qu'il prenait des biens confiés à sa garde, Dadji était insolent envers tous, et tous lui obéissaient, faibles et forts, de près et de loin. Antar seul ne faisait de lui aucun cas et le traitait avec autant de mépris qu'un chien.

Or, un jour que des pauvres étaient rassemblés auprès de l'étang pour abreuver leurs chameaux et leurs moutons, Dadji, avec les troupeaux de ses maîtres, s'était emparé des avenues de l'aiguade, et en défendait l'approche à tous les bergers. Et voilà qu'une femme des plus âgées, jadis riche et portant encore les signes de la noblesse, s'approche et dit à Dadji :

– Permits que j'abreuve ces brebis qui seules me restent des biens qui me furent légués ? Leur lait est ma nourriture. Je suis pauvre, le sort a fait périr mes enfants et mon mari ; sois compatissant et fais droit à ma prière !

Lorsque Dadji entendit ces paroles, il se tourna vers la vieille et il la poussa dans la poitrine. Elle tombe sur le dos et sa nudité paraît au jour : aussitôt les esclaves éclatèrent de rire. À cette vue, Antar sentit bouillonner son cœur ; il ne put maîtriser son courroux ; une teinte jaune couvrit son visage

noir comme la nuit. Il s'élança vers l'esclave Dadjj, et d'une voix terrible :

– Malheur à toi ! s'écria-t-il, fils de l'adultère ! Quelle est cette infamie, et pourquoi déshonores-tu les femmes arabes ?

Dadjj était fort et robuste. À l'injure d'Antar, il se précipite sur lui et le frappe au visage. Antar reste un moment étourdi par la violence du coup ; mais bientôt revenant à lui, il prend l'esclave par un pied, le soulève, et, de son corps frappant la terre, il en fait entrer la longueur dans la largeur. Alors, les esclaves poussent de tous côtés des cris contre Antar :

– Malheur à toi ! tu as tué l'esclave du prince Chas ! Quel est celui d'entre les hommes qui, désormais, oserait te protéger !

Aussitôt ils l'attaquent avec des bâtons et des pierres. Antar, sans défense contre la multitude, prend d'abord la fuite. En courant, il se dépouille de sa tunique et s'en entoure le bras pour se couvrir contre les coups. Puis, saisissant le bâton d'un des esclaves, il revient sur eux comme le lion sur les chasseurs, et lutte avec courage contre ses assaillants.

Or Malic, le plus jeune des fils du roi Zohéir, était un prince beau, vaillant, éloquent et généreux. Son visage était doux comme l'aurore, et sa taille droite comme la lance. Son père l'aimait tendrement ; toute la tribu le chérissait et écoutait sa parole.

Ce jour-là, il se livrait aux plaisirs de la chasse, et ses esclaves marchaient devant lui. Soudain, il entend des cris retentir dans la plaine et voit la poussière s'élever. Il pique en avant, pour connaître les causes de ce tumulte, et aperçoit une foule d'esclaves acharnés autour d'un nègre seul contre tous.

C'était Antar : le sang coulait de tout son corps meurtri par les bâtons et les pierres ; mais son énergie n'était point ébranlée. Il disait : « N'aie pas recours à la fuite, ô mon âme ! Elle ne pourrait te sauver de la mort. Sois ferme ; la fermeté



au combat tient lieu de noblesse, la mort n'arrive qu'au terme fixé. Ne crains pas la mort, et ne te déshonore point aux yeux des nobles arabes.»

Malic vit ce courage et son cœur en fut touché. Il appela Antar auprès de son étrier, et l'interrogea sur les causes de ce combat. Le récit du jeune homme lui valut la sympathie du prince, qui vit en lui deux nobles qualités : la haine de l'injustice et la bravoure à défendre les femmes.

– Marche à mon côté, lui dit-il, et sache que tu as un protecteur contre quiconque vit sous la voûte du ciel, mange le pain et boit l'eau.

Antar, plein de joie, baisa le pied du prince ; puis il marcha à sa suite avec les esclaves. À compter de ce jour, le roi Zohéir et son fils Malic conçurent pour Antar une grande affection.

Lorsque le fils de Cheddad retourna aux tentes, les filles de la tribu se réunirent autour de lui pour l'interroger et écouter le récit de son aventure. Vinrent aussi les femmes de ses oncles et sa cousine qui s'appelait Abla ; car la nouvelle du valeureux exploit d'Antar s'était vite répandue dans tout le camp.

Abla était plus jeune qu'Antar. Elle était d'une beauté merveilleuse et d'une grâce parfaite ; tous l'aimaient, même ceux qui aimaient sans espérance. Rieuse, elle avait coutume de plaisanter avec Antar, son serviteur et l'esclave de son oncle. Elle vint donc à lui, ce jour-là, parmi les jeunes filles, et lui dit :

– Eh bien, vil nègre ! pourquoi as-tu tué l'esclave du prince Chas ?

– Par Dieu ! maîtresse, répondit le jeune homme, il a maltraité une vieille femme sans défense ; il a blessé sa pudeur et fait d'elle un objet de risée pour les esclaves. J'ai voulu lui reprocher sa conduite ; il m'a frappé au visage, la colère s'est emparée de moi ; et je l'ai tué.



– Tu as bien fait, dit Abla en souriant, et nous sommes heureuses de te voir hors de danger. Tu as mérité aujourd’hui auprès de nos mères le titre de fils, et celui de frère auprès de nous.

Un jour, il entra dans la tente de son oncle Malec, au moment où la mère d’Abla peignait les cheveux de sa fille. À la vue de cette chevelure, noire comme la nuit, qui retombait sur les épaules d’Abla, Antar fut saisi de trouble et perdit la raison.

Son cœur tressaillit, et il improvisa ces vers :

– J’ai vu une blanche dont les longs cheveux traînent jusqu’à terre, et l’enveloppent. Sous leurs boucles noires, elle est semblable au jour naissant, et sa chevelure est la nuit ténébreuse. Ses traits ravissent ceux qui l’entourent, chacun s’empresse à la servir. Et moi, je cacherai mon amour au fond du cœur, jusqu’à ce que la fortune me soit favorable.

Cependant les jours et les nuits passèrent, et la passion s’accrut dans le cœur d’Antar. On arriva à l’époque des Mois Sacrés, au premier jour de Redjeb : c’était le temps des Arabes idolâtres.

En ce jour donc, les Béni-Abs sortirent leurs idoles, les hommes et les femmes revêtirent leurs vêtements de fête, les seigneurs firent des exercices guerriers et les jeunes filles se livrèrent à la danse. Abla était parmi elles, parée de colliers et de pierreries. Son visage était en fleur, elle brillait comme le soleil et la lune. Antar vit cette beauté, et, dans le ravissement, il baissa les yeux, médita, et dit :

– Une belle vierge a atteint mon cœur avec les flèches de son regard, dont les blessures ne guérissent jamais. Elle est passée ; elle allait à la fête, parmi les jeunes filles à la gorge arrondie, semblables à des gazelles dont les regards sont des javalots. Elle a marché, et j’ai dit : « C’est la branche du saule

agitée au souffle du vent.» Elle a regardé, et j'ai dit: «C'est une gazelle effarouchée, surprise par les dangers au milieu du désert.» Elle a souri, et j'ai vu les perles briller entre ses lèvres qui cachent le remède des amoureux malades.

Lorsque Abla entendit Antar célébrer ainsi ses attraits, elle en ressentit une vive joie. Son sein frémissait sous les voiles comme l'anémone que berce le vent, et, durant le reste du jour, elle ne cessa d'occuper l'attention du jeune homme.

Antar était éperdu et sans voix. Avant la fin de la fête son amour était au comble, et, dans le feu de la passion, mille pensées se partageaient son cœur.

C'était la coutume des femmes arabes de boire du lait le matin et le soir; les esclaves, après l'avoir trait, le faisaient refroidir au souffle du vent et le leur apportaient.

Ainsi faisait Antar pour Samiya, la femme de son père, pour les épouses de ses oncles Zakhmet-el-Djouad et Malec, et pour Abla, la fille de celui-ci. Et ce qui restait, il le donnait à boire aux pauvres de la tribu. Ce soir-là, il vint, suivant l'habitude, porter le lait aux femmes. Mais son cœur était préoccupé; ses pieds le portèrent vers l'objet de son amour, et il fit boire Abla avant Samiya, l'épouse de son père Cheddad. Abla reçut l'écuelle de la main d'Antar, souleva son voile et l'éblouit de sa beauté qui fit pâlir les étoiles de la nuit. Mais Samiya fut violemment irritée. Elle eut mieux aimé mourir que de subir un tel affront. Et, depuis ce jour, elle voua au nègre une haine profonde.